

LE ROMAN D'UN JARDIN

Le 1^{er} janvier 1896 Mary Anne Beauchamp, dite May, qui depuis 1891 était devenue la comtesse von Arnim Schlagenthil et résidait à Berlin avec son mari, mentionna dans son journal intime qu'elle venait de commencer un roman. Elle avait alors trente ans, trois petites filles, et souffrait du caractère compassé de la vie de cour à laquelle son mariage à un membre du cercle le plus intime du jeune *Kaiser* Guillaume II la contraignait de participer. Le roman en question était une première version de *La Femme du pasteur* publié près de vingt ans plus tard, en 1914, qui, sous couvert de décrire la révolte d'une jeune anglaise ayant fui sa famille par amour pour un pasteur luthérien du nord de l'Allemagne, peignait le propre père d'Elizabeth en évêque anglican insupportable de suffisance et son comte de mari sous les traits du pasteur l'accablant de grossesses jusqu'à ce qu'elle produisît un héritier mâle. Si ce premier essai romanesque resta inachevé, de même que deux autres dont on ne connaît que les titres – certes prometteurs, *Les Maris d'Amelia* et *La Rose-thé* –, celui qu'elle commença au printemps 1897, désigné dans son journal comme *Dans un jardin allemand*, fut mené à bien en moins d'un an. Sous forme de journal intime, une narratrice nommée Elizabeth y donnait une chronique pleine d'humour de la vie de l'épouse anglaise d'un comte prussien, et de ses trois filles – les « bébés de mars, de mai et d'avril » –, dans leur domaine de Poméranie. Sans aucune connaissance ou expérience préalables, mais avec un enthousiasme et une ténacité à toute épreuve Elizabeth entreprenait d'y créer un jardin à son image, fantasque et libre, tout comme Ève, assurait-elle, aurait dû le faire au paradis terrestre si elle avait pu manier la bêche, moyennant quoi « cette malheureuse affaire de pomme et de serpent n'aurait jamais eu lieu ».

Elizabeth s'inspirait étroitement d'événements survenus dans la vie de May l'année précédente, lorsque celle-ci s'était elle-même installée dans le *Schloss* du comte von Arnim à Nassenheide et avait réussi, envers et contre tous, à y créer, elle si anglaise, un « jardin allemand ».

Envoyé par la poste, sans recommandation aucune, à l'éditeur londonien Macmillan, le manuscrit fut immédiatement accepté par ce qui était alors la plus grande maison d'édition littéraire d'Angleterre, avec à son catalogue Lewis Carroll, Thomas Hardy, Rudyard Kipling qui venait d'y publier en 1894-1895 *Le Livre de la jungle* et, en 1897, *Capitaines courageux*, ou Henry James qui, quelques mois avant le *Jardin allemand* y avait fait paraître *Le Tour d'écrou*. L'acceptation de son roman changea la vie d'Elizabeth. Si son journal mentionne sobrement, à la date du 30 mars 1898 : « Temps nuageux, venteux et chaud. *Jardin allemand* accepté. » Une annotation de 1937, quatre ans avant sa mort, témoigne de son bouleversement : « Je me rends compte que je n'ai pas commenté la grande nouvelle alors que je garde un vif souvenir du bonheur vraiment céleste que j'éprouvai durant le déjeuner familial, seule encore à connaître mon secret. Ce fut sans doute le moment le plus purement heureux de ma vie. » Le mois d'avril se passa en corrections souvent importantes – il n'y eut pas moins de cinq jeux d'épreuves – et au mois de septembre le livre était en librairie, où il rencontra tout de suite un immense succès. Macmillan le réimprima onze fois avant la fin de l'année, et jusqu'en 1914 continua d'en publier plusieurs éditions par an. Parallèlement, le *Jardin allemand* figura dès 1900 au catalogue de la mythique *Collection of British Authors* publiée en poche par la firme Tauchnitz de Munich, cette providence des voyageurs anglophones réservée à la vente sur le continent, ce qui en multiplia la diffusion.

L'anonymat de l'auteur entraîna un véritable intérêt qui ne fut pas pour rien dans la fortune du livre. Le tout nouveau *Daily Mail*, journal populaire à un demi-penny fondé en 1896, aux tirages énormes, publia même une enquête très documentée pour tenter de dévoiler l'identité de la mystérieuse comtesse anglo-allemande à une époque où les liens entre les aristocraties des deux pays étaient naturellement étroits. Rappelons-nous que la reine Victoria appartenait à la dynastie des Hanovre qui régnaient sur la Grande-Bretagne depuis 1714, et que son fils Édouard VII, premier souverain de la

dynastie Saxe-Cobourg-Gotha, ne changea le nom de celle-ci qu'en 1917 pour l'angliciser en Windsor. Dans l'article du *Daily Mail* la *Gräfin* von Arnim était mentionnée aux côtés de la princesse Irene de Hesse-Darmstadt, petite-fille de la reine Victoria et épouse du prince Henri de Prusse, le frère cadet de Guillaume II, et de la princesse Marie-Thérèse de Pless, dite Daisy, une beauté célèbre de l'Angleterre édouardienne dont le mari était un des plus riches propriétaires terriens d'Allemagne. Aucune des trois ne confirma ni ne démentit. Au-delà du petit jeu mondain, la critique anglaise et américaine chanta les louanges d'un livre gai, optimiste et plein d'esprit, tout au rebours des très inquiétants romans de H. G. Wells, futur amant d'Elizabeth, *L'Homme invisible* et *La Guerre des mondes*, autres grands succès de 1897 et 1898.

Surtout, le *Jardin allemand* offrit un modèle de libération tranquille à bien des femmes, d'abord en montrant que concevoir un jardin, c'est-à-dire symboliquement concevoir un monde, pouvait être une tâche féminine à une époque où les grands architectes de jardin étaient tous des hommes. En Allemagne, le directeur du jardin botanique de Berlin, Gustav Meyer (1816-1877), faisait autorité avec son *Lehrbuch der schönen Gartenkunst*, publié pour la première fois en 1859. En Angleterre, les maîtres de l'art des jardins, très influents et très lus, étaient William Paul (1822-1905), auteur en 1848 de *The Rose Garden*, augmenté chaque année jusqu'à l'édition définitive de 1902, et surtout peut-être William Robinson (1838-1935), fondateur en 1866 de la revue *The Garden*, apôtre du « jardin sauvage » pour reprendre le titre de son livre de 1870 (*The Wild Garden*), dont Elizabeth lisait religieusement *The English Flower Garden* (1883). Dans ce monde tout masculin la première « jardinière » à avoir connu la célébrité, Gertrude Jekyll (1843-1942) qui devait créer plus de quatre cents jardins *Arts and Crafts* en Angleterre, aux États-Unis et même en France où on peut admirer, près de Dieppe, son jardin du bois des Moutiers, rendit hommage à Elizabeth dès son premier livre *Woodand Garden* (1899), louant comme elle, contre la tyrannie des plates-bandes victoriennes enrégimentées, le charme des fleurs sauvages et des rosiers grimpants. Comme William Robinson et Gertrude Jekyll, Elizabeth s'inscrivait dans un mouvement général de renouveau du jardin à l'anglaise, que son succès dans toute l'Europe au

cours du XIX^e siècle avait figé dans des formules sans invention. Le jardin allemand d'Elizabeth n'était autre que le nouveau jardin anglais, baptisé souvent « *cottage garden* », que promut inlassablement à partir de 1901 la revue *Country life*.

Bien des romancières durent aussi leur vocation au *Jardin allemand*. Pour n'en citer qu'une, précisément en 1898 Katherine Beauchamp, une jeune cousine d'Elizabeth qui adopta en 1903 le pseudonyme de Mansfield, venait de publier à l'âge de dix ans seulement sa première nouvelle dans le journal de son école de filles néo-zélandaise quand ses parents lui rapportèrent, d'un voyage en Angleterre, un exemplaire du livre qui était la coqueluche de Londres. Katherine le lut, le relut, et déclara dès lors à qui voulait l'entendre qu'elle serait écrivain « comme sa cousine ». Toute sa vie Katherine Mansfield resta proche d'Elizabeth à qui elle écrivit en 1922 sa dernière lettre, pour la remercier de lui avoir envoyé, *Avril enchanté*, un de ses romans les plus fameux : « ... quel livre adorable ! Qui d'autre que Mozart, ou toi, aurait pu l'écrire ? Comment réussis-tu à écrire comme cela ? Comment ? Comment ?... Adieu ma très chère cousine. Jamais je ne rencontrerai quelqu'un comme toi. Je chérirai ton souvenir jusqu'à ma mort. »

May Beauchamp, en créant avec le personnage d'Elizabeth un double littéraire capable de se faire entendre d'un très vaste public quand elle-même était soumise aux diktats d'un mari aimé mais craint, « l'Homme de Colère » qui lui interdisait même de signer ses livres de son nom, était devenue beaucoup plus qu'une mémorialiste : un véritable écrivain qui décrivait le monde de Thomas Mann avec l'humour féroce d'un Mark Twain ou d'un Oscar Wilde. Privée de nom elle avait su trouver une voix dans laquelle se reconnurent bien des femmes qui n'étaient ni comtesses ni anglo-allemandes, et ne partageaient pas nécessairement ses préjugés de classe crânement assumés, mais aimaient l'humour cinglant avec lequel elle moquait la société patriarcale. Les femmes, noyau central de son public, lui restèrent fidèles au long d'une carrière qui la mena de succès en succès, toujours signés « par l'auteur d'*Elizabeth et son jardin allemand* » et, en lui assurant une indépendance financière, lui donna les moyens d'être elle-même une femme libre. De 1899 à 1940, au rythme d'un livre tous les deux

ans, vingt-et-un romans devaient suivre le *Jardin allemand*, de *L'Été solitaire*, qui se présente comme la suite du journal d'Elizabeth, à *Mr Skeffington*, publié l'année qui précéda sa mort et fut porté à l'écran avec une inoubliable Bette Davis en 1946. Après un purgatoire d'une quarantaine d'années, le mouvement féministe fit redécouvrir l'œuvre de « l'auteur d'*Elizabeth* ». Virago Press, l'éditeur des femmes, fondé en 1973 en Angleterre, en fit un pilier de sa collection de *Modern Classics* et lui donna le nom sous lequel elle est maintenant connue dans le monde entier : Elizabeth von Arnim, audacieuse association du nom de son personnage et de son nom d'épouse.

Qui était cette jeune femme qui, en 1898, venait de devenir écrivain ? May, que je désignerai maintenant seulement comme Elizabeth, était la fille de Henry Herron Beauchamp (1825-1907), armateur et homme d'affaires aux fortunes diverses, et de la belle Elizabeth (Louey) Weiss Lassetter (1836-1919). Son grand-père paternel anglais avait préféré la vie d'artiste et la fréquentation des poètes romantiques à l' ancestrale entreprise d'argenterie, qui remontait au XVIII^e siècle, et ses sept fils, ruinés, avaient dû chercher fortune en Australie. En 1871, les parents d'Elizabeth s'établirent à Londres dans le quartier de Hampstead où Henry Beauchamp avait passé sa jeunesse, puis après deux années près de Lausanne qui laissèrent à Elizabeth un souvenir enchanté, de nouveau à Londres jusqu'en 1889. Étant la plus jeune d'une famille où la précédaient quatre frères, une sœur, et une cousine adoptée, elle était souvent laissée à elle-même et à la seule compagnie de ses livres. Quand elle évoque cette période dans son journal, elle se plaint souvent de n'avoir compté pour rien aux yeux de ses parents. Sa grande passion était la musique. Elle avait suivi les cours du *Royal College of Music* et était devenue une excellente pianiste, violoniste et organiste, en dépit de sa petite taille qui l'obligeait à des contorsions disgracieuses pour atteindre le pédalier.

En 1889, son père, désespérant de la marier jamais – elle avait déjà vingt-trois ans et décourageait l'un après l'autre ses prétendants –, décida de l'emmener sur le continent faire une sorte de « grand tour » à la recherche d'un époux. Le résultat dépassa ses espérances et même ne laissa pas de l'inquiéter puisqu'à Rome Elizabeth fit la connaissance du comte Henning

August von Arnim-Schlagenthin (1851-1910), qui venait de perdre sa femme. D'une très noble famille prussienne illustrée par le poète Achim von Arnim (1781-1831), il descendait de Frédéric le Grand par sa mère et était le fils de Harry von Arnim (1824-1881), ambassadeur en France en 1871 et rival malheureux de Bismarck au poste de chancelier du nouvel empire allemand, ce qui lui avait valu la confiscation de ses biens et une condamnation à l'exil. Celui qu'elle devait immortaliser sous les traits de « l'Homme de Colère » était de quinze ans son aîné, corpulent, « machiste », intolérant et profondément affecté par la disgrâce qui avait frappé sa famille comme par les deuils qui avaient marqué son existence, de la mort de sa mère lorsqu'il n'avait que trois ans à celle de son épouse, morte en accouchant d'une petite fille qui ne lui survécut qu'un an. Même rétabli dans la jouissance de son héritage par le jeune empereur Guillaume II, il conserva toute sa vie le sentiment d'avoir été injustement traité. Elizabeth aima profondément cet homme mélancolique et violent. Ainsi que l'écrivit sa fille Liebet dans le livre qu'elle lui consacra : « Elle résolut de relever, en terre étrangère, le défi d'une vie commune avec un homme malheureux. »

Après avoir courtisé la jeune femme tout l'été il la suivit à Florence où, sous la coupole du *Duomo*, il lui demanda de devenir sa femme, l'embrassa fougueusement et lui offrit en gage de fiançailles une bague ancienne ornée de diamants et de saphirs qui avait appartenu à sa défunte épouse. « Jusqu'alors je n'étais rien, écrivit Elizabeth dans son journal, et voilà que je devenais quelqu'un ! Mieux, j'étais tout, au moins pour un temps, aux yeux du comte von Arnim. » Comme sa fiancée passionnée de musique, Henning était un intime de la famille Wagner et spécialement de Cosima qui le traitait comme un fils. Après un rapide séjour à Berlin, il conduisit donc toute la famille Beauchamp à Bayreuth où Elizabeth donna devant Cosima et la plus brillante société allemande un récital de piano uniquement composé des pièces les plus techniquement exigeantes de Franz Liszt. Cette soirée fut un triomphe pour la jeune femme et pour Hennig lui-même dont, à cause des liens de la famille Wagner avec le pouvoir impérial, il marquait le retour en grâce. Le sort d'Elizabeth en était jeté. Pour être « quelqu'un », elle serait comtesse et prussienne.

Le mariage eut lieu le 21 février 1891, à Londres et le nouveau couple partit en voyage de noce en France avant de s'établir à Berlin où la désillusion d'Elizabeth fut grande. La splendide maison qu'elle et sa famille avaient visitée l'été précédent avait été vendue et ils emménagèrent dans un bruyant appartement de location. Pire, Henning la négligeait, la laissant seule tout le jour avec pour unique compagnie les domestiques de la maison et une petite chienne *dachshund* nommée Cornelia qui avait appartenu à sa première épouse. Elle se prit d'affection pour cette chienne à qui Hennig lui défendit de prodiguer des caresses, car « on n'embrasse pas les chiens ». « On se sent plus seul à Berlin que partout au monde », confiait-elle à son journal. Le soin de la maison lui pesait. Elle connaissait encore mal l'allemand et se sentait peu à l'aise avec les domestiques. Pour échapper à ces contraintes elle faisait de longues promenades à bicyclette pendant que les autres *Hausfrauen* vaquaient aux soins de leurs ménages. Elizabeth garda une aversion durable pour les responsabilités domestiques et s'écria un jour qu'elle souhaitait de tout cœur qu'il n'y eût pas de domesticité au paradis.

Quelques semaines après son arrivée à Berlin, les médecins confirmèrent qu'elle était enceinte. La nouvelle l'affola, d'autant plus que Hennig lui interdit de retourner en Angleterre faire ses couches. Une comtesse prussienne se devait d'accoucher en Allemagne. La mort toute récente de l'empereur Frédéric III, après quelques mois de règne, était couramment attribuée à la coupable négligence du médecin personnel de la reine Victoria que celle-ci avait envoyé soigner son parent, et remettre la comtesse von Arnim aux soins de médecins anglais paraissait aussi antipatriotique que dangereux. L'accouchement, sans anesthésie, fut très douloureux, et à la douleur s'ajouta la déception de son mari, car l'enfant était une fille baptisée Eva Sophie Louise Anna Felicitas von Arnim-Schlagenthin – et bientôt surnommée Evi.

Cinq mois après la naissance d'Evi, Elizabeth et son mari se rendirent en Angleterre au printemps 1892 pour la présenter à ses grands-parents Beauchamp. La joie qu'éprouva Elizabeth à retrouver les lieux de sa jeunesse fut de courte durée. De nouveau enceinte, elle dut rentrer à Berlin où elle mit au monde en février 1893 une seconde fille, Elizabeth Irene, dite *Liebet*, dans les mêmes conditions difficiles qu'Evi. Aussi, quand elle découvrit

durant l'été 1893 qu'elle était enceinte pour la troisième fois, elle exigea d'accoucher en Angleterre. Elizabeth passa l'hiver et le printemps 1894 à Londres chez ses parents en compagnie de ses deux filles, sortant beaucoup avec sa grande amie Maud Ritchie, qui lui présenta celui qui devait devenir en 1911 son second mari. John Francis Stanley Russell, petit-fils d'un premier ministre de la reine Victoria était beau, élégant, jeune – il avait le même âge qu'elle – grand orateur, et apparut à Elizabeth comme le héros romantique que son mari n'était plus. Soir après soir elle l'accompagna pour applaudir Sarah Bernhardt dans *La dame aux camélias*. Mais après la naissance d'une troisième fille, Beatrix Edith, Elizabeth revint à Berlin.

Sa résolution était prise. Plus de grossesse. Comme elle avait, selon une expression qui scandalisait ses amis, « une fâcheuse tendance à tomber enceinte si Henning se mouchoit dans la même pièce qu'elle », elle déserta le lit conjugal. Henning prit une maîtresse, ce qu'Elizabeth apprécia peu, et leur vie berlinoise se poursuivit au rythme de la vie de cour et de scènes de ménage de plus en plus fréquentes. Henning et Elizabeth menaient des vies séparées. Il inspectait les domaines que Guillaume II lui avait rendus en Poméranie. Elle s'occupait de la maison, jouait avec ses filles et chaque soir allait à l'opéra écouter la grande cantatrice wagnérienne Rosa Sucher.

Lectrice passionnée de la correspondance avec Goethe de Bettina von Arnim (1785-1859), à qui elle était apparentée, Elizabeth s'était reconnue dans le ressentiment qu'y exprimait Bettina contre son mari, le poète Achim von Arnim (1781-1831), dont elle eut sept enfants : « Une femme enceinte porte la mort en son cœur, tout ce qu'elle touche envoie à travers ses nerfs et ses os un tremblement mortel. Que de bonté il faut à une femme pour ne pas détester l'homme qui l'a mise dans cet état ! » Elizabeth s'identifia profondément à cette autre comtesse von Arnim, à cette autre Elizabeth – Bettina est le diminutif d'Elizabeth – qui était comme elle une mère malgré elle, mais surtout une musicienne, une romancière, et une femme profondément indépendante pour qui la littérature était d'abord l'expression de cette indépendance : « Mon âme est une danseuse passionnée ; elle va dansant sur une musique intérieure qu'elle est seule à percevoir ». Il n'était pas jusqu'à leur amour des jardins qui ne leur fut commun puisque Bettina von Arnim inspira le prince Hermann Ludwig

Heinrich von Pückler-Muskau (1785-1871) lorsqu'il créa son célèbre parc de Muskau, lui aussi situé dans un vaste domaine à l'Est de l'Allemagne, en bordure de la Neisse. Écrire, jardiner, être une femme indépendante, pour Elizabeth comme pour Bettina, c'était tout un. Au fil de la plume Elizabeth ne cite-t-elle pas dans son *Jardin allemand* l'ode sur le Paradis terrestre du poète métaphysique anglais Andrew Marvell (1621-1678) : « *Two paradises twere in one/To live in Paradise alone* (« C'était avoir deux paradis/Que vivre seul au paradis ») » ? Mais elle renverse le sens de vers misogynes qui exaltaient la solitude d'Adam avant la création d'Ève. Nouvelle Ève solitaire en son paradis, elle écrivait en cachette de son mari, dans le domaine enchanté de Nassenheide, un roman anglais aussi allemand que son jardin.

À l'occasion de l'inauguration d'une école, le 18 mars 1896, Henning l'avait emmenée visiter Nassenheide, près de Stettin, à quelques kilomètres de la mer Baltique, que son père Harry avait acheté vingt-cinq ans plus tôt sans pouvoir l'occuper. Il faisait froid, la journée était grise, et pourtant ce fut pour Elizabeth le premier jour d'une vie nouvelle :

« Comme un lourd manteau tombant de mes épaules, mes cinq années perdues cessèrent soudain de me peser. Le monde était de nouveau plein d'espoir. Je m'abandonnai à la nature, et à ce bonheur qui ne m'a plus quitté depuis lors. »

Une femme libre, une romancière était née.

François DUPUIGRENET DESROUSSILLES.